

# Variations autour de la « scène de bal » !

## De *Cendrillon* à *Eyes Wide Shut*

### PARTIE I : La « scène de bal » dans la littérature !

**Texte 1 :** Perrault, *Cendrillon ou la petite pantoufle de verre*, in *Histoires et contes du temps passé avec des moralités*, 1697.

Le roi même, tout vieux qu'il était, ne laissait pas de la regarder, et de dire tout bas à la reine qu'il y avait longtemps qu'il n'avait vu une si belle et si aimable personne. Toutes les dames étaient attentives à considérer sa coiffure et ses habits, pour en avoir, dès le lendemain, de semblables, pourvu qu'il se trouvât des étoffes assez belles, et des ouvriers assez habiles. Le fils du roi la mit à la place la plus honorable, et ensuite la prit pour la mener danser. Elle dansa avec tant de grâce, qu'on l'admira encore davantage. On apporta une fort belle collation, dont le jeune prince ne mangea point, tant il était occupé à la considérer. Elle alla s'asseoir auprès de ses sœurs et leur fit mille honnêtetés; elle leur fit part des oranges et des citrons que le prince lui avait donnés, ce qui les étonna fort, car elles ne la connaissaient point. Lorsqu'elles causaient ainsi, Cendrillon entendit sonner onze heures trois quarts ; elle fit aussitôt une grande révérence à la compagnie, et s'en alla le plus vite qu'elle put.

Dès qu'elle fut arrivée, elle alla trouver sa marraine, et, après l'avoir remerciée, elle lui dit qu'elle souhaiterait bien aller encore le lendemain au bal, parce que le fils du roi l'en avait priée.

Comme elle était occupée à raconter à sa marraine tout ce qui s'était passé au bal, les deux sœurs heurtèrent à la porte ; Cendrillon leur alla ouvrir.

"Que vous êtes longtemps à revenir !" leur dit-elle en bâillant, en se frottant les yeux, et en s'étendant comme si elle n'eût fait que de se réveiller. Elle n'avait cependant pas eu envie de dormir, depuis qu'elles s'étaient quittées.

"Si tu étais venue au bal, lui dit une de ses sœurs, tu ne t'y serais pas ennuyée il est venu la plus belle princesse, la plus belle qu'on puisse jamais voir ; elle nous a fait mille civilités elle nous a donné des oranges et des citrons. "

Cendrillon ne se sentait pas de joie: elle leur demanda le nom de cette princesse; mais elles lui répondirent qu'on ne la connaissait pas, que le fils du roi en était fort en peine, et qu'il donnerait toutes choses au monde pour savoir qui elle était. Cendrillon sourit et leur dit :

" Elle était donc bien belle ? Mon Dieu ! que vous êtes heureuses ! ne pourrais-je point la voir ? Hélas ! »

**Texte 2 :** Mme de La Fayette, *La Princesse de Clèves*, 1678.

Elle passa tout le jour des fiançailles chez elle à se parer, pour se trouver le soir au bal et au festin royal qui se faisait au Louvre. Lorsqu'elle arriva, l'on admira sa beauté et sa parure; le bal commença et, comme elle dansait avec M. de Guise, il se fit un assez grand bruit vers la porte de la salle, comme de quelqu'un qui entrait et à qui on faisait place. Mme de Clèves acheva de danser et, pendant qu'elle cherchait des yeux quelqu'un qu'elle avait dessein de prendre, le roi lui cria de prendre celui qui arrivait. Elle se tourna et vit un homme qu'elle crut d'abord ne pouvoir être que M. de Nemours, qui passait par-dessus quelques sièges pour arriver où l'on dansait. Ce prince était fait d'une sorte qu'il était difficile de n'être pas surprise de le voir quand on ne l'avait jamais vu, surtout ce soir-là, où le soin qu'il avait pris de se parer augmentait encore l'air brillant qui était dans sa personne; mais il était difficile aussi de voir Mme de Clèves pour la première fois sans avoir un grand étonnement.

M. de Nemours fut tellement surpris de sa beauté que, lorsqu'il fut proche d'elle, et qu'elle lui fit la révérence, il ne put s'empêcher de donner des marques de son admiration. Quand ils commencèrent à danser, il s'éleva dans la salle un murmure de louanges. Le roi et les reines se souvinrent qu'ils ne s'étaient jamais vus, et trouvèrent quelque chose de singulier de les voir danser ensemble sans se connaître. Ils les appelèrent quand ils eurent fini sans leur donner le loisir de parler à personne et leur demandèrent s'ils n'avaient pas bien envie de savoir qui ils étaient, et s'ils ne s'en doutaient point.

- Pour moi, madame, dit M. de Nemours, je n'ai pas d'incertitude; mais comme Mme de Clèves n'a pas les mêmes raisons pour deviner qui je suis que celles que j'ai pour la reconnaître, je voudrais bien que Votre Majesté eût la bonté de lui apprendre mon nom.

- Je crois, dit Mme la dauphine, qu'elle le sait aussi bien que vous savez le sien.

- Je vous assure, madame, reprit Mme de Clèves, qui paraissait un peu embarrassée, que je ne devine pas si bien que vous pensez.

- Vous devinez fort bien, répondit Mme la dauphine; et il y a même quelque chose d'obligeant pour M. de Nemours à ne vouloir pas avouer que vous le connaissez sans l'avoir jamais vu.

La reine les interrompit pour faire continuer le bal; M. de Nemours prit la reine dauphine. Cette princesse était d'une parfaite beauté et avait paru telle aux yeux de M. de Nemours avant qu'il allât en Flandre ; mais, de tout le soir, il ne put admirer que Mme de Clèves.

Le chevalier de Guise, qui l'adorait toujours, était à ses pieds, et ce qui se venait de passer lui avait donné une douleur sensible. Il le prit comme un présage que la fortune destinait M. de Nemours à être amoureux de Mme de Clèves; et, soit qu'en effet il eût paru quelque trouble sur son visage, ou que la jalousie fit voir au chevalier de Guise au-delà de la vérité, il crut qu'elle avait été touchée de la vue de ce prince, et il ne put s'empêcher de lui dire que M. de Nemours était bien heureux de commencer à être connu d'elle par une aventure qui avait quelque chose de galant et d'extraordinaire.

Mme de Clèves revint chez elle, l'esprit si rempli de tout ce qui s'était passé au bal que, quoiqu'il fût fort tard, elle alla dans la chambre de sa mère pour lui en rendre compte; et elle lui loua M. de Nemours avec un certain air qui donna à Mme de Chartres la même pensée qu'avait eue le chevalier de Guise. »

### Texte 3 : Lampedusa, *Le Guépard*, 1958.

*Le Guépard* est avant tout l'histoire d'un homme, Don Fabrizio, l'imposant prince de Salina aux yeux clairs et à la toison couleur de miel, qui trouve refuge dans son observatoire pour s'élever au-dessus des querelles et converser avec les étoiles. Nous sommes en 1860, Garibaldi vient de débarquer à Palerme, le vent révolutionnaire du Risorgimento agite la Sicile. Don Fabrizio voit se défaire la rigueur de l'ordre ancien et assiste impassible à la ruine de sa classe. Lucide et désenchanté, il s'incline devant la force nouvelle qu'incarne son cher neveu, l'impétueux Tancredi, et c'est avec courtoisie, non sans humour, qu'il demande pour lui la main de la belle Angelica Sedàra, fille de don Calogero dont le grand-père ne savait ni lire ni écrire.<sup>1</sup>

commençât par un *potage\**, et il enfreignait d'autant plus facilement les règles de la grande cuisine que cela correspondait à ses propres goûts. Mais les informations sur l'usage étranger barbare de servir une lavasse comme premier plat étaient parvenues avec trop d'insistance auprès des notables de Donnafugata pour qu'un reste de crainte ne palpitât en eux au début de chacun de ces dîners solennels. Aussi, quand trois domestiques en vert, or et poudre entrèrent portant chacun un plat démesuré en argent contenant une timbale de macaronis en forme de tour, seules quatre personnes sur vingt s'abstinrent de manifester une joyeuse surprise: le Prince et la Princesse parce qu'ils s'y attendaient, *Angelica* par affectation et *Concetta* par manque d'appétit. Tous les autres (y compris Tancredi, il est regrettable de le dire) manifestèrent leur soulagement de différentes manières, allant des grognements extatiques et flûtés du notaire au petit cri aigu de Francesco Paolo. Le regard circulaire menaçant du maître de maison coupa court d'ailleurs tout de suite à ces manifestations inconvenantes.

Bonnes manières à part, cependant, l'aspect de ces gratins babéliens était bien digne d'appeler des frémissements d'admiration. L'or bruni qui les enveloppait, le parfum de sucre et de cannelle qui s'en dégagait n'étaient que le prélude de la sensation de délices qui émanait de l'intérieur quand le couteau déchirait la croûte: il en jaillissait d'abord une vapeur chargée d'arômes, on découvrait ensuite les foies de volaille, les œufs durs, les émincés de jambon, de poulet et de truffes pris dans la masse onctueuse, très chaude, des petits macaronis auxquels le fumet de viande conférait une précieuse couleur chamois.

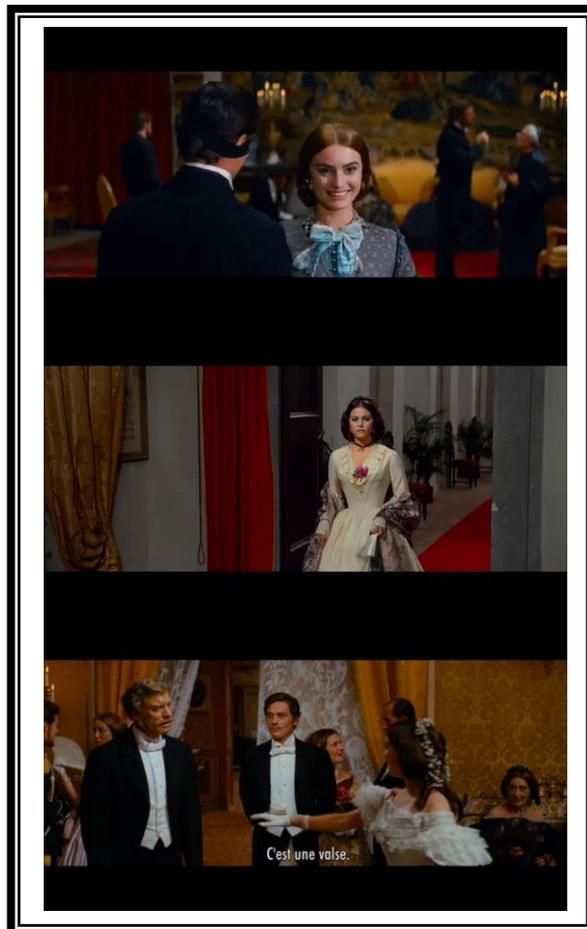
Le début du repas fut, comme il arrive toujours en province, recueilli. L'Archiprêtre se signa et se rua tête

baissée sans dire un mot; l'organiste absorbait la succulence du mets les yeux fermés: il était reconnaissant envers le Créateur que son habileté à foudroyer lièvres et bécasses lui procurât parfois de pareilles extases, et pensait que rien qu'avec le prix d'une de ces *timbales*, lui et *Teresina* auraient pu vivre un mois; *Angelica*, la belle *Angelica*, oubliant ses crêpes toscanes de mil et une partie de ses bonnes manières, dévorait avec l'appétit de ses dix-sept ans et la *vigueur* que lui conférait la *fourchette* empoignée par le milieu du manche. *Tancredi*, essayant d'unir la galanterie et la gourmandise, cherchait à imaginer la saveur des baisers d'*Angelica*, sa voisine, dans le goût de chaque bouchée aromatisée, mais il se rendit compte que cette expérience était dégoûtante et la suspendit, se réservant de ressusciter ces rêveries au moment du gâteau; *Don Fabrizio*, quoique charmé par la contemplation d'*Angelica* qui était en face de lui, parvint à remarquer, le seul de la table, que la *demi-glace\** était trop corsée et se proposa de le dire au cuisinier le lendemain; les autres mangeaient sans penser à rien et ne savaient pas que le plat leur semblait si exquis aussi parce qu'une *aura sensuelle* avait pénétré dans la maison.

Tous étaient tranquilles et contents. Tous, sauf *Concetta*. Elle avait bien sûr embrassé et serré dans ses bras *Angelica*, elle avait même refusé le « vous » que l'autre lui donnait et prétendu au « tu » de leur enfance, mais là, sous son corsage bleu pâle, son cœur était tenaillé; en elle se réveillait le sang violent des *Salina* et sous son front lisse s'ourdissaient des rêves d'empoisonnement. *Tancredi* était assis entre elle et *Angelica* et avec la politesse pointilleuse de celui qui se sent en faute il partageait équitablement regards, compliments et facéties entre ses deux voisines; mais *Concetta* sentait, elle le sentait animale, le courant de désir qui passait de

<sup>1</sup> <http://www.seuil.com/livre-9782020906791.htm>

son cousin vers l'intruse, et son petit air courroucé entre le front et le nez s'exacerbait; elle désirait autant tuer qu'elle désirait mourir. Parce qu'elle était femme, elle se cramponnait aux détails: elle remarquait la grâce vulgaire du petit doigt de la main droite d'Angelica levé vers le haut quand elle tenait son verre; elle remarquait un grain de beauté rougeâtre sur la peau du cou, elle remarquait la tentative retenue à moitié d'enlever avec la main un petit morceau de nourriture resté entre les dents très blanches; elle remarquait encore plus vivement une certaine dureté d'esprit; et elle s'accrochait à ces détails en réalité insignifiants parce qu'ils étaient réduits en fumée par le charme sensuel, confiante et désespérée comme un maçon qui tombe s'accroche à une gouttière de plomb; elle espérait que Tancredi les remarquerait lui aussi et serait dégoûté devant ces traces évidentes de la différence d'éducation. Mais Tancredi les avait déjà remarqués et, hélas! sans aucun résultat. Il se laissait entraîner par la stimulation physique que cette très belle femelle procurait à sa jeunesse ardente et par l'excitation, disons, comptaible, que la jeune fille riche suscitait dans son cerveau d'homme ambitieux et pauvre.



## PARTIE II : La « scène de bal » au cinéma !

**Document 1 :** Clyde Geronimi, Wilfred Jackson et Hamilton Luske, *Cendrillon*, Studio Walt Disney, 1950.



**Document 2 :** Luchino Visconti, *Le Guépard*, 1963.

**Document 3 :** Stanley Kubrick, *Eyes Wide Shut*, 1999.



L'ennui qu'on a de quitter les occupations où l'on s'est attaché. Un homme vit avec plaisir en son ménage. Qu'il voie une femme qui lui plaise, qu'il joue cinq ou six jours avec plaisir, le voilà misérable s'il retourne à sa première occupation. Rien n'est plus ordinaire que cela. (Pascal, *Les Pensées*, 1670)

